

Les étranges islandais des confins de l'Europe : genèse et développement d'une représentation de l'autre dans l'Occident latin à la Renaissance / Monique Mund-Dopchie. — Extrait de : Revue des lettres et de traduction = مجلة الآداب والترجمة. — N° 9 (2003), pp. 159-180.

Bibliogr.

Notes au bas des pages.

I. Emigration et immigration. II. Islande — Descriptions et voyages. III. Islandais — Europe. IV. Renaissance — Europe.

PER L1037 / FL133482P

LES ÉTRANGES ISLANDAIS DES CONFINS DE L'EUROPE: GENÈSE ET DÉVELOPPEMENT D'UNE REPRÉSENTATION DE L'AUTRE DANS L'OCCIDENT LATIN À LA RENAISSANCE

Monique MUND-DOPCHIE
Université catholique de Louvain

Introduction

«L'aventure de l'Islande énonce le combat perdu, et cependant gagné, d'une poignée d'hommes et de femmes qui ont subsisté au cœur même des éléments et qui ont su, entre la lave et la foudre, l'eau et la neige, la nuit et la nuit, recommencer l'âpre poème des civilisations»¹. Cette vision positive de l'écrivain-voyageur Gilles Lapouge, fondée sur sa passion pour la nature et pour la culture de l'Islande, s'inscrit-elle dans une tradition d'ouverture à l'univers islandais ou est-elle fille d'un temps récent? en d'autres termes, était-elle concevable à une époque où les lettrés de l'Occident latin ne se rendaient guère sur place et n'avaient pas un accès direct à l'Edda et aux sagas? Telle est la question à laquelle je m'efforcerai de répondre dans le cadre de cet article: je me propose, en effet, d'y cerner et d'y analyser la représentation que les membres de la «République des Lettres» se sont forgée du peuple islandais à la Renaissance à travers les renseignements dont ils disposaient. Ne pouvant prétendre être exhaustive dans une matière aussi vaste, je fonderai mon enquête sur les descriptions de l'Islande qui ont été fournies par 25 traités, publiés entre 1520 et 1622, dont le propos est exclusivement ou partiellement chorographique². Car cette catégorie d'ouvrages, qui

(1) G. Lapouge, «Islande. Récit de voyage», dans *Géo*, 198 (août 1995), p. 67.

(2) Voir la liste des sources en annexe.

entend élaborer des synthèses et «contribuer à l'édification d'un savoir géographique, éclectique, universel et précaire» se prête, plus que les récits de voyage limités par l'expérience, à la construction d'un discours philosophique ou moral sur l'homme, sur la société et sur le monde à partir de divers principes a priori³. C'est pourquoi ils fonctionnent régulièrement comme un centre d'intégration et comme un centre de diffusion de stéréotypes chorographiques et ethnologiques.

Mon étude se déroulera en trois temps. Je commencerai par repérer les caractéristiques récurrentes attribuées par ces textes au peuple islandais et m'efforcerai d'identifier les sources qui leur ont donné naissance. J'analyserai ensuite les diverses significations que le tableau ainsi constitué revêt sur le plan de l'imaginaire commun du XVI^e siècle. Enfin, j'évaluerai l'attitude adoptée par les différents auteurs des traités face à ces caractéristiques récurrentes: ont-ils explicité les potentialités sous-jacentes de leurs descriptions ou, au contraire, n'ont-ils pas eu conscience des conditionnements qu'ils subissaient et des schémas préétablis qui pesaient sur leur sensibilité?

Caractéristiques récurrentes des Islandais

L'analyse des 25 traités de mon corpus permet de déterminer trois types de sources, échelonnées dans le temps, qui ont fourni les traits constitutifs d'un portrait stéréotypé des Islandais.

La tradition antique - entendue au sens large - y joue un rôle mineur, mais non négligeable, à travers deux informations produites respectivement par Solin et par Isaac Tzetzès. La première figure dans certains manuscrits des *Memorabilia* à propos de Thulé, dont les habitants, selon le «singe de Pline», se nourrissent d'herbes, de fruits et de laitage et s'unissent aux femmes en public, sans être liées à elles par un mariage:

«A Thulé, il y a beaucoup de fruits. Ceux qui y habitent vivent d'herbage, parmi leur bétail, au début du printemps. Durant l'hiver, ils arrosent les

(3) Cf. M. Jeanneret, «Léry et Thevet: comment parler d'un monde nouveau?», dans *Mélanges à la mémoire de Franco Simone. IV Tradition et originalité dans la création littéraire*, Genève, 1983, pp. 227-228.

fruits avec du lait. Ils se servent des femmes en public: aucun n'est uni par le lien du mariage»⁴.

Ce texte de Solin est repris quasi littéralement par Joannes Boemus (Hans Böhm), dont le traité ethnographique, publié une première fois en 1520, est largement diffusé⁵. Il resurgit également, assorti d'un commentaire, dans une description de l'Islande, assimilée à Thulé, que rédige François de Belleforest dans son *Histoire universelle du monde*, parue en 1570 et en 1572 et largement inspirée de l'ouvrage de Boemus⁶.

La seconde information est fournie par une glose d'Isaac Tzetzès au poème de Lycophron; elle a trait à une île située entre la Grande-Bretagne et Thulé, où des pêcheurs se rendent en barque pour y conduire les âmes des morts qui réclament une dernière demeure:

«Entre la Grande-Bretagne à l'Ouest et Thulé à l'Est se trouve une île britannique. Les âmes des morts y sont, dit-on, transportées. Des pêcheurs habitent le long du rivage de l'océan, près de cette île britannique. Alors qu'ils sont soumis aux Francs, ils ne veulent pas leur payer l'impôt, parce que, disent-ils, ils conduisent les âmes des morts. Rentrant chez eux le soir, ils s'endorment. Peu après, ils remarquent qu'on frappe aux portes et ils entendent une voix qui les appelle au travail. Se levant, ils vont vers le rivage en ne sachant pas quelle contrainte les y pousse. Ils voient des barques qui les attendent et qui ne sont pas les leurs, barques au demeurant sans passagers. S'installant dans celles-ci, ils rament et remarquent combien elles sont lourdes, comme si elles étaient chargées de passagers, mais ils ne voient personne. En un mouvement ils atteignent l'île britannique, alors qu'ils n'y parviennent que difficilement avec leurs propres bateaux en un jour et une nuit. Une fois encore, après l'accostage ils ne voient personne, mais ils entendent la voix de ceux qui accueillent les passagers, les dénombrent et les convoquent un par un en énonçant le nom de leur père et de leur mère, leur statut et leur métier. Déchargés de leurs passagers, ils reviennent en un mouvement chez eux avec des barques plus légères. C'est pourquoi, beaucoup ont estimé que les îles des Bienheureux se trouvaient là-bas et que les défunts s'y rendaient par traversée»⁷.

(4) Solin, app. 22.

(5) Boemus (1^{re} éd. 1520; 1571), p. 471.

(6) Belleforest (1572), f. 250r.

(7) G. Canter, *Lycophronis Chalcidensis Alexandra. Cum eruditissimis Isacii Tzetis commentariis*, s.l., 1601, p. 179.

En raison de la localisation de l'île entre la «Bretagne» et Thulé, le texte de Tzetzés a été à maintes reprises intégré dans des descriptions des îles Britanniques⁸. Mais il apparaît également dans une rubrique consacrée à l'Islande et à ses habitants par Ortelius, car il permet de mettre en évidence la croyance des Islandais en l'existence de spectres, dont le cartographe anversois a déjà parlé dans ses atlas précédents⁹.

Face aux sources antiques, **le poids de deux lettrés médiévaux** gravitant dans des milieux en contact avec l'Islande et ses habitants, Adam de Brême et Saxo Grammaticus, se révèle beaucoup plus déterminant dans la représentation du peuple islandais. L'écolâtre de Brême, qui, le premier, assimile la Thulé antique à l'Islande dans sa chronique *Gesta Hammaburgensis ecclesiae pontificum* achevée avant 1076, joint à des informations sur la latitude et sur le volcanisme de l'île une évocation de ses habitants qui retiendra l'attention de maints lettrés du XVI^e siècle:

«L'île est à ce point étendue qu'elle contient beaucoup de peuples, qui vivent uniquement de leurs troupeaux et se vêtent des peaux de leurs bêtes; il n'y a chez eux aucune agriculture et très peu de bois. Aussi vivent-ils dans des antres souterrains, se réjouissant d'avoir un toit et une couche en commun avec leurs bêtes. C'est pourquoi, vivant dans une sainte simplicité puisqu'ils n'exigent pas plus que ce que la nature leur accorde, ils peuvent dire, joyeux, avec l'apôtre: 'Puisque nous sommes nourris et vêtus, soyons contents'. En effet, ils ont leurs montagnes comme places-fortes et leurs sources comme lieux de délices. Heureux peuple, dont la pauvreté n'est enviée par personne et d'autant plus heureux que tous ses membres sont devenus chrétiens. Beaucoup d'aspects de leurs mœurs sont remarquables, principalement leur charité qui les pousse à tout mettre en commun avec les étrangers comme avec les autochtones. Ils considèrent l'évêque comme un roi. Le peuple entier obéit à ses moindres désirs. Ce que l'évêque décide au nom de Dieu, de l'Écriture et des pratiques d'autres peuples, il le tient pour loi»¹⁰.

Comme on peut le constater, Adam de Brême attribue aux Islandais la vie d'éleveurs de bétail que Solin conférait déjà aux habitants de

(8) Cf. p. ex. G. Camdenus, *Britannia, sive Florentissimorum Regnorum Angliae, Scotiae, Hiberniae, et Insularum adiacentium ex intima antiquitate Chorographica descriptio*, Londres, 1607, p. 849 (1^e éd. 1587).

(9) A. Ortelius (1595), f. 103v.

(10) Adam de Brême, IV, 36 (éd. W. Trillmich & R. Buchner, Berlin, 1961, p. 486).

Thulé, à cette différence près qu'il les proclame justement heureux de leur sort et de leur vie simple, nous dirions aujourd'hui naturelle. Notons toutefois que l'écolâtre les voit en réalité uniquement à travers les yeux d'un ecclésiastique satisfait des brebis qui sont entrées dans le bercail de l'Eglise et qui manifestent à l'égard de leur évêque une docilité exemplaire.

Extraite de son contexte historique, la description d'Adam de Brême reparait, sous une forme modifiée et réactualisée, dans le prologue de la chronique des royaumes scandinaves publiée par l'historien hambourgeois Albert Krantzius (Krantz) en 1546, lequel ne cite cependant pas sa source. Nous apprenons ainsi que les Islandais occupent non seulement des antres souterrains, mais aussi des trous creusés dans les flancs des montagnes et qu'à l'époque de Krantzius, ils ont ajouté à leur activité d'éleveurs, celle de pêcheurs; par ailleurs, il semblerait que le commerce avec les Hambourgeois et avec les Anglais ait quelque peu mis à mal la simplicité originelle de la population:

«L'île est à ce point étendue qu'elle contient beaucoup de peuples, qui vivent uniquement de leurs troupeaux et maintenant de la pêche. Ils vivent généralement dans des antres souterrains ou dans des trous creusés dans les flancs des montagnes. Ils se réjouissent d'avoir un toit et une couche en commun avec leurs bêtes. C'est pourquoi, vivant dans une sainte simplicité puisqu'ils n'exigent pas plus que ce que la nature leur accorde, ils peuvent dire, joyeux, avec l'apôtre: 'Puisque nous sommes nourris et vêtus, soyons contents'. En effet, ils ont leurs montagnes comme places-fortes et leurs sources comme lieux de délices. Heureux peuple, dont la pauvreté n'est enviée par personne et d'autant plus heureux que tous ses membres sont devenus chrétiens. Mais les marchands anglais et les nôtres ne permettent pas à ce peuple de se reposer et de se contenter de ce qu'ils ont. Fréquentant cette terre pour en transporter les produits de la pêche, ils y ont introduit nos vices en même temps que des marchandises de toute espèce. Maintenant, ils mêlent des céréales à de l'eau pour faire leur boisson et détestent boire de l'eau pure. Maintenant, ils admirent avec nous l'or et l'argent [...]. Ils considèrent l'évêque comme un roi. Le peuple entier obéit à ses moindres désirs. Ce que l'évêque décide au nom de Dieu, de l'écriture et des pratiques d'autres peuples, il le tient pour loi»¹¹.

(11) Krantzius (1546), pp. 590-591.

La nouvelle version est par la suite reproduite, sans que les noms d'Adam de Brême et de Krantzius soient mentionnés, dans la Cosmographie latine de Sébastien Münster (1550), dans l'adaptation française qu'en réalise François de Belleforest (1575) et dans l'atlas de Mercator-Hondius (1606)¹².

Quant au «clerc» danois Saxo Grammaticus, il fournit deux renseignements, dont l'un connaîtra un avenir particulièrement brillant. Il signale d'abord qu'il doit aux habitants de Thulé - identifiés aux Islandais par la plupart des commentateurs - le modèle dont il s'est servi pour rédiger une partie de sa chronique danoise. Dotés d'un territoire peu propice à l'agriculture, ceux-ci compensent en effet la stérilité de leur sol par la production d'une littérature qui enregistre les événements dignes de mémoire chez toutes les nations:

«En effet, il ne faut pas passer sous silence l'activité des habitants de Thulé: comme ceux-ci manquent des aliments du luxe en raison de la stérilité de leur sol et pratiquent dès lors continuellement le devoir de sobriété, ils consacrent tous les instants de leur existence à s'informer des actions des autres et compensent ainsi par l'esprit leur pauvreté. Ils considèrent comme un plaisir le fait de connaître les événements survenus chez toutes les nations et estiment non moins glorieux le fait de disserter sur les vertus des autres que celui de vanter leurs propres mérites. Ayant consulté avec beaucoup de curiosité leurs trésors remplis de gages historiques, j'ai composé une part non négligeable du présent ouvrage en imitant leur relation»¹³.

L'information de Saxo sur les habitants de Thulé donnerait ainsi aux lettrés occidentaux un aperçu de l'importance du mouvement littéraire qui s'est développé en Islande. En tout état de cause, elle est complétée par le mathématicien et théologien bavarois Jacob Ziegler, lorsque celui-ci consacre une rubrique à l'Islande dans ses chorographies publiées en 1532; son texte fait cette fois clairement allusion aux runes et aux sagas:

«Les habitants de Thulé sont extrêmement sobres, nous dit Saxo, le grammairien de Seeland [...]. Ils ont leur propre écriture, comme toute la Schondie. Ils consignent par écrit les exploits de leurs ancêtres et

(12) Münster (1550), pp. 847-848 et Belleforest (1575), T.1, col. 1715-1716; Mercator-Hondius (1606), p. 46.

(13) Saxo Grammaticus, *Praefatio*, a1v.

ceux de leur temps et les célèbrent par des chants et des rythmes, enfin, ils les sculptent sur les récifs et les promontoires afin qu'aucun ne soit perdu pour la postérité, sauf si la nature les endommage»¹⁴.

C'est à travers la version abrégée du texte de Ziegler que la double information sur l'extrême sobriété des Islandais et sur leur littérature circule le plus souvent, comme en témoigne son enregistrement par cinq ouvrages de mon corpus¹⁵.

Le second renseignement fourni par le chroniqueur danois a trait à une merveille de l'île; il s'agit du bruit étourdissant que provoquent les icebergs dressés contre la côte à certaines périodes de l'année et qui fait penser aux hurlements des damnés, le froid de ce lieu de supplices septentrional brûlant tout autant que l'enfer traditionnel:

«En s'écartant du versant occidental de la Norvège, on trouve l'île qui est appelée 'Terre de glace', au milieu du grand océan; c'est une terre dont l'habitat est absolument banal, mais qui est remarquable par ses merveilles: choses qui dépassent toute croyance et faits singuliers [...]. Dans cette île se trouve, de même, une montagne qui ressemble à une roche étincelante à cause des bouillonnements produits par une déflagration perpétuelle; c'est une montagne qui entretient constamment des incendies en raison du vomissement permanent de flammes à son sommet. Cette merveille égale celles qui ont été évoquées précédemment, puisqu'une terre soumise à des froids aussi rigoureux abonde en stimulants d'une si grande chaleur, qu'elle entretient une fournaise perpétuelle grâce à des nourritures secrètes et provoque constamment des embrasements brûlants. A certains moments bien déterminés, une masse immense de glace est poussée contre l'île. Lorsque cette glace, à son arrivée, commence à être dressée contre des écueils pleins d'aspérités, ceux-ci mugissent; on croirait entendre depuis la mer des voix retentissantes et les sons inhabituels de bruits variés. C'est pourquoi on a pensé que les âmes condamnées aux supplices pour expier leur vie coupable, paient là-bas, à cause du froid intense, le prix de leurs fautes»¹⁶.

Ici aussi, Ziegler reprend à son compte, en la modifiant, l'information livrée par Saxo Grammaticus: sous sa plume, le purgatoire glacé devient

(14) Ziegler (1536), f. xciii.

(15) Cf. Münster (1550), p. 848 et Belleforest (1575), T.1,col. 1716-1717; Magnus (1555), L.II, c.iii, p. 62; Mercator-Hondius (1606), p. 46 et Bertius (1618), p. 71.

(16) Saxo Grammaticus, prologue, ii, 7.

un purgatoire volcanique, placé sur un promontoire sur lequel se fracassent, il est vrai, des glaces nombreuses et massives :

«L'Islande ou 'Terre de glace' [...]. En outre, l'île est remarquable par des merveilles inhabituelles. Il s'y trouve une roche, ou un promontoire, qui bouillonne de feux perpétuels, comme l'Etna. Ce lieu est la prison des âmes souillées. Une glace d'une certaine quantité est poussée en grande masse sur le rivage. Bien que la calotte de glace soit conservée avec beaucoup de soin, elle disparaît aussitôt et ce qui reste de ce type de glace dévale du promontoire jusqu'à la mer»¹⁷.

C'est une nouvelle fois son texte, et non celui de Saxo, qui connaît une large diffusion au XVI^e siècle. Le purgatoire des âmes souillées est en effet mentionné dans 17 traités postérieurs¹⁸, avec l'une ou l'autre modification; car leurs auteurs ne savent pas très bien où situer le lieu des supplices: les uns le placent dans les entrailles de l'Hekla, d'autres dans les glaces, d'autres encore adoptent la solution médiane, mais invraisemblable, prônée par Ziegler, à savoir un volcan dont les flancs sont heurtés par des icebergs¹⁹.

Le troisième type de sources appartient à la Renaissance: il regroupe les deux érudits allemands que nous venons de rencontrer. En effet, Jacob Ziegler et Albert Krantzius ne se contentent pas de filtrer et de diffuser des renseignements fournis par Adam de Brême et par Saxo Grammaticus; ils véhiculent également des informations qu'ils sont, dans l'état actuel de ma documentation, les premiers à répandre.

Ziegler évoque ainsi des spectres islandais, noyés et morts ayant péri

(17) Ziegler (1532), f. xciiir-v.

(18) Münster (1540), carte 41 et *Appendix*, p. 174; Münster (1550), p. 848 et Belleforest (1575), T.I, col.1716-1717; Lopez de Gomara (1^e éd.1552; 1568), L.I, chap. 11, p. 10; Magnus (1555), L.II, c.iii, p. 62; A. Mercator (1558); Cuningham (1559), L.V, pp. 175-176; Goropius Becanus (1569), p. 697; Porcacchi (1572), p. 78; Thevet (1575), f. 673v; Jonsson (1593), ff. 19v-22r; Boaistua (1^e éd. 1561; 1594), p. 66; Botero (1^e éd.1601; 1622), part.I, L.III, p. 41; Mercator-Hondius (1606), p. 46; Blefken (1607), pp. 41-47; Bertius (1618), p. 71; Davity (1621), p. 44.

(19) Sur cet aspect de la tradition, voir M. Mund-Dopchie, «Les volcans islandais dans les textes géographiques de la Renaissance: mythes et réalités», dans *Figurations du volcan à la Renaissance. Actes du Colloque international du C.E.R.H.A.C. (Centre d'Etudes sur les Réformes, l'Humanisme et l'Age Classique) de l'Université Blaise Pascal, 8-9 octobre 1999*, Paris, 2001, pp. 144-145.

de façon violente, qui reviennent hanter les humains. Comme cette nouvelle merveille suit immédiatement l'évocation du volcan et de la glace côtière, on ignore si les spectres qui se manifestent «là-bas» (*illic*) se meuvent sur la glace, sur les pentes du volcan ou dans l'île tout entière:

«On trouve là-bas des esprits qui apparaissent clairement à des serviteurs humains. Les spectres des noyés et des morts de mort violente entrent en contact avec des hommes connus de façon à ce point manifeste qu'ils sont tenus pour vivants par ceux qui ignorent leur mort et qu'ils leur tendent la main droite; l'erreur n'est découverte qu'au moment où le spectre disparaît»²⁰.

En revanche, la source du renseignement se laisse aisément identifier: les sagas et les contes populaires islandais connaissent en effet le *draugr* ou «mort mal mort», qui n'est pas un fantôme, un esprit ou un spectre dépourvu de substance physique et transcendant nos catégories spatio-temporelles, mais un personnage qui mange, boit, dort, agit, infestant les lieux des vivants²¹. Toutefois, ce n'est pas l'origine de la merveille qui retient l'attention des auteurs des 13 traités dans lesquels le texte de Ziegler est reproduit²², mais le flou de l'information sur l'espace fréquenté par les spectres²³, que d'aucuns identifient à l'Hekla²⁴.

Quant à Krantzius, proche des milieux marchands hambourgeois impliqués dans le commerce avec l'Islande, après avoir parlé des mutations sociales entraînées en Islande par les contacts noués avec l'extérieur, il revient sur les mœurs particulières des habitants actuels de l'île:

«Il existe bien des traits remarquables dans leurs mœurs. En effet, pratiquement tout est commun entre eux, sauf les épouses. Ils accordent une valeur égale à leurs chiots et à leurs enfants, à une exception près:

(20) Ziegler (1532), f. xciiiv.

(21) R. Boyer, «Les facettes d'une identité», dans *Islande*, Paris, 1999, pp. 39-41.

(22) Münster (1540), carte 41 et *Appendix*, p. 174; Münster (1550), p. 848 et Belleforest (1575), T.1, col.1716-1717; Cardan (1^e éd.1550; 1554), p. 525; Magnus (1555), L.II, c.iii., p. 62; Goropius Becanus (1569), p. 697; Porcacchi (1572), p. 78; Thevet (1575), f. 674v; Ortelius (1592), f. 98v et (1595), f. 103v; Jonsson (1593), f. 28r-v; Boaistuau (1^e éd.1561; 1594), p. 66; Mercator-Hondius (1606), p. 46; Blefken (1607), pp. 42-43.

(23) Flou conservé chez Münster (1540) et Porcacchi (1572).

(24) Cf. Münster (1550) et Belleforest (1575); Cardan (1^e éd.1550; 1554); Goropius Becanus (1569); Boaistuau (1^e éd.1561; 1594); Blefken (1607).

*les pauvres cèdent plus facilement un fils qu'un chiot; c'est pourquoi ils jugent heureux ceux qu'on emmène chez nous*²⁵.

À la suite de Krantzius, Münster et Belleforest signalent à leur tour les deux singularités du peuple islandais que constituent la communauté des biens et le grand prix accordé aux chiots, jugés plus précieux que les enfants en cas de nécessité²⁶.

Lorsqu'on additionne les informations fournies par ces trois catégories de textes, on peut dresser le constat suivant au terme de ce parcours. Les Islandais se signalent à l'attention des différents lettrés que nous avons rencontrés par l'austérité d'une vie vouée essentiellement à l'élevage (et à la pêche), car la nature des lieux est peu propice à l'agriculture. Cette austérité est illustrée notamment par leur habitat, cavernes et maisons accrochées au flanc des montagnes; elle devient même de l'insensibilité dans la mesure où les chiens ont plus de valeur que les enfants, si l'on en croit Krantzius. Par ailleurs, leur société fonctionne sur la base de la communauté des biens: celle-ci s'étendrait même aux femmes, selon Solin, mais cette dernière information est contredite par Krantzius, lequel tient à préciser que les épouses ne sont pas partageables. En troisième lieu, les Islandais croient à l'existence de phénomènes surnaturels: purgatoire associé aux glaces et spectres de «morts mal morts», ce qui frappe et au minimum surprend les lettrés qui en parlent. Enfin, - mais le trait est moins amplement développé - les Islandais ont développé une mémoire des événements notables, qui débouche sur une littérature.

La représentation des Islandais et ses implications dans l'imaginaire

La collecte des traits attribués de façon répétée - voire dans certains cas répétitive - aux Islandais permet dès lors de construire la représentation globale de ceux-ci dans l'imaginaire de la Renaissance. Précisons toutefois que cette construction sera dans une certaine mesure virtuelle, car elle repose sur une information disséminée dans plusieurs ouvrages,

(25) Krantzius (1546), p. 591.

(26) Cf. Münster (1550), p. 848 et Belleforest (1575), T.1, col.1716-1717.

les traités repris dans mon corpus - à l'exception des cosmographies de Münster et de Belleforest, plus prolixes, - se contentant généralement de signaler une ou deux caractéristiques. Par ailleurs, ces traits récurrents sont le plus souvent intégrés dans des rubriques qui comportent également des informations d'origine marchande, plus ciblées et plus pragmatiques; il en résulte de curieux mélanges comme dans le texte présenté par l'atlas de Mercator-Hondius, où les Islandais tantôt vivent dans de riches édifices, tantôt dans les mêmes locaux que leur bétail²⁷. Les stéréotypes, plus ou moins nombreux, y sont par conséquent dilués.

Ces réserves ayant été formulées, on peut démontrer que les Islandais décrits dans les traités ne satisfont guère aux critères de «civilité» élaborés à la Renaissance à partir d'une relecture des textes où Aristote, Cicéron, Horace, Vitruve et d'autres auteurs anciens ont décrit la société idéale - ou estimée telle - de l'Antiquité. En premier lieu, l'habitat que leur prêtent Adam de Brême et Albert Krantzzius, en l'occurrence des cavernes partagées avec leur bétail et des trous de troglodytes, est antinomique par rapport au modèle de l'espace urbain, cher aux Romains, dont la structure et l'organisation matérielles reflètent l'ordre et les lois qui président à la vie en commun et permettent l'organisation d'un Etat²⁸. En second lieu, le mode de vie attribué aux Islandais par Solin et par Krantzzius, celui d'éleveurs de bétail, qui se nourrissent des produits de leurs troupeaux, de la cueillette des fruits et de la pêche, s'oppose à celui des agriculteurs «mangeurs de pain», qui travaillent la nature et l'exploitent à leur profit. Or les penseurs de la Renaissance considèrent qu'être civilisé, c'est apprivoiser la nature et la mettre au service de l'homme. C'est pourquoi ils recommandent d'aménager autour des villes une campagne cultivée et, autour des maisons des jardins structurés et soigneusement dessinés; en revanche, ils parlent avec condescendance des reliquats de nature sauvage: marais, forêts, landes, déserts. En troisième lieu, les manières des Islandais manquent, semble-t-il, d'élégance: ils vivent avec leurs animaux, selon Solin et Adam de Brême, allant même jusqu'à leur accorder plus de valeur

(27) Mercator-Hondius (1606), p. 46.

(28) Sur ce point, cf. notamment p. -A. Deproost, «Rome, les enjeux idéologiques d'un mythe urbain dans l'Antiquité», dans *L'utopie pour penser et agir en Europe*. Etudes réunies et présentées par p. -A. Deproost & B. Coulie, Paris, 2002, pp. 53-71.

qu'aux humains, à en croire Krantzius: ils apparaissent donc bien éloignés de l'art de vivre dans la société policée et raffinée dont rêve Castiglione. Enfin, en croyant à l'existence de revenants et en «mythifiant» un phénomène naturel, le fracas des glaces contre les rochers de la côte, les Islandais font preuve de peu de rationalité et d'immaturation; or, à l'instar des Grecs qu'ils ont redécouverts, les penseurs de la Renaissance considèrent que la prééminence du *logos* est la marque suprême de la civilité²⁹. Un seul trait permettrait de nuancer le propos, celui qui reconnaît aux Islandais une production littéraire écrite; mais, comme nous l'avons vu plus haut, il n'apparaît guère dans mon corpus de textes.

Tous les éléments sont ainsi réunis pour faire des Islandais un peuple des confins de l'œcoumène tel que le définissent les structures classiques de l'ethnocentrisme, dont les auteurs antiques ont fourni par ailleurs une formulation littéraire. La périphérie constitue dans cette perspective un monde «inversé» où existe ce qui n'existe pas (plus) au centre, en d'autres termes, un monde en dehors de la civilisation ou antérieur à celle-ci, identifiable par son caractère «primitif», sa «naïveté» originelle et son innocence. La périphérie peut dès lors être diversement appréciée en fonction du regard que l'on porte sur sa propre culture: tantôt elle est reléguée du côté de la sauvagerie et de l'animalité par ceux qui vantent la civilité, tantôt elle incarne aux yeux des contempteurs du progrès un état idéal mais disparu d'une humanité naturelle³⁰. Les Scythes et les Germains inspirèrent de la sorte des jugements antinomiques aux Anciens; les Islandais, vivant dans de dures conditions matérielles et dotés de mœurs simples et de croyances «naïves», ont-ils été les Germains et les Scythes des lettrés de la Renaissance? C'est ce dernier point qu'il me faut à présent examiner.

(29) Sur ces critères de civilité, voir notamment J. Hale, *La civilisation de l'Europe à la Renaissance*. Traduit de l'anglais par R. Guyonnet, Paris, 1998 (éd. originale en anglais, 1993); p. Mason, «Classical Ethnography and its Influence on the European Perception of the Peoples of the New World», dans W. Haase & M. Reinhold edd., *The Classical Tradition and the Americas. Volume I: European Images of the Americas and the Classical Tradition. Part 1*, Berlin-New York, 1994, pp. 135-172.

(30) Cf. notamment J.S. Romm, *The Edges of the Earth in Ancient Thought. Geography, Exploration and Fiction*, Princeton, 1992; M. Mund-Dopchie, *Les survivants de l'âge d'or. Les pays des confins dans l'imaginaire grec avec un aperçu de leur survie dans la culture occidentale*, Louvain-la-Neuve, 2001.

Les jugements portés sur les Islandais par les auteurs de traité

Précisons d'emblée que nombreux sont les auteurs de mon corpus qui n'ont pas perçu les enjeux sous-jacents de leurs descriptions et qui se sont contentés d'intégrer passivement dans des ensembles plus ou moins vastes des stéréotypes venus d'ailleurs. La représentation des Islandais telle qu'elle était véhiculée par les textes, n'a pas franchi le seuil de leur conscience et ses conséquences n'ont pas été exploitées.

Le silence de ces lettrés est toutefois plus favorable au peuple islandais que les opinions exprimées par certains, car ces dernières ces opinions considèrent de façon négative le «caractère primitif» des habitants de l'île-borne du Septentrion. On est loin de l'heureuse simplicité exaltée par Adam de Brême et dont Krantzius avait montré qu'elle appartenait désormais à un temps révolu; au contraire, ce sont la grossièreté et la sauvagerie islandaises qui sont mises en évidence dans les textes analysés parce qu'elles attestent une barbarie, à peine atténuée par la christianisation de la population. Les réactions du cartographe Arnold Mercator, de François de Belleforest - dans son *Histoire universelle* -, et de Dithmar Blefken, soi-disant témoin oculaire des faits notés dans son traité sur l'Islande, sont sans équivoque à cet égard:

«Il en est qui disent que le peuple est à ce point capable de jouer de la lyre qu'il séduit les poissons et les oiseaux par la douceur de son chant. Je suis d'autant moins porté à croire en une telle affirmation, que j'ai compris combien cette race est barbare (quantum barbarum sit hominum genus), elle qui ne s'adonne à aucun autre art que prendre des poissons»³¹.

«Ceste isle abonde en fruitages, et les habitans du pays vivent, sur le commencement du printemps parmy les prez et pastes avec leurs troupeaux d'herbages, et puis prennent du lait pour leur boisson; en hyver, les fruitz gardez leur servent de nourriture. Ilz usioient des femmes en commun, sans contracter aucune certaine forme de mariage, et vivants fort bestialement; mais à present, ils sont un peu civilisez, et le plus part acostables, et recevans les marchans courtoisement: et ont receu les aucuns la foy Chrestienne...»³².

(31) Arnold Mercator (1558), carte.

(32) Belleforest (1e éd.1570; 1572), f. 250r.

«Depuis ce jour jusqu'aujourd'hui, la parole de Dieu est enseignée **parmi les barbares** (inter barbaros homines) selon le rite d'Augsbourg»³³.

Les croyances relatives au purgatoire et aux revenants retiennent toutefois davantage l'attention de ceux des lettrés qui ont tenu à réagir face à l'information diffusée: elles sont en l'occurrence méprisées et fustigées de diverses façons. Le jugement peut être bref et péremptoire, qu'il s'agisse de Sébastien Münster qualifiant les Islandais crédules de «déraisonnables», du chroniqueur Pierre Boaistuau dénonçant leur erreur ou de Dithmar Blefken condamnant sans appel toutes les superstitions diaboliques auxquelles le peuple islandais s'adonne si volontiers³⁴:

*«La glace divisée et brisée en de très nombreuses parties cerne l'île durant huit mois et est projetée en grandes masses sur la côte; se fracassant contre les roches, elle émet un son horrible, qui fait songer au gémissement pitoyable et à la plainte d'une voix humaine, ce qui accrédite la croyance **chez des hommes déraisonnables** (insipientiores) que les âmes humaines sont torturées là par le froid»³⁵.*

*«Le **uulgaire du païs est en ceste erreur**, qu'il croit que ce lieu soit la prison des damnez, ioinct que plusieurs historiens escrivent, qu'il se trouve là des Phantosmes qui se montrent uisibles, et font du seruice aux hommes, et principalement apparoissent en figure de ceulx qui ont esté tuez ou noyez par quelque violente adventure, et quand ceulx qui les cognoissent les prient de retourner à leurs maisons, ilz respondent avec plainctes et merueilleux gemissemens, qu'ilz s'en retournent à la montaigne d'Hecla, et tout soudain dispaissent et euanouissent»³⁶.*

*«**Toute la nation des Islandais est adonnée aux superstitions [...]**. Bien que les ministres évangélistes mettent tout leur zèle à détourner les Islandais de l'impiété, cependant cette impiété leur colle à l'esprit et y est enracinée. Ils sont à ce point fascinés par Satan qu'ils n'admettent aucune doctrine et aucune exhortation raisonnables»³⁷.*

Mais il peut aussi être développé, ce qui ne manque pas d'intérêt sur

(33) Blefken (1607), p. 29.

(34) La relation entre la déraison et l'action du diable est d'ailleurs exprimée dans la réflexion du temps sur l'«antipathie» entre les peuples, cf. f. Lestringant, «L'antipathie entre les peuples (XVI^e-XVII^e s.)», de Luis Frois à Antoine Galland», dans *Cahiers de l'Association internationale des Etudes françaises*, 54 (mai 2002), pp. 175-192, *passim*.

(35) Münster (1550), p. 848.

(36) Boaistuau (1^{er} éd. 1561; 1594), p. 66.

(37) Blefken (1607), p. 31.

le plan de l'imaginaire commun. Selon le médecin et philosophe italien Jérôme Cardan, la superstition de la population tient à deux causes qui se renforcent mutuellement. En premier lieu, les Islandais ont un esprit épais, nous dirions mal dégrossi, du fait de leur alimentation déficiente: ils ne connaissent en effet ni les céréales ni le vin, ce qui les oppose aux Grecs et à ceux qui s'en réclament, mais les rapproche en revanche des Scythes nomades, également dotés d'un esprit épais par Hippocrate³⁸. En second lieu, ils sont confrontés à un phénomène naturel particulier, à savoir un brouillard fréquent, qui se lève ou s'étend, créant ainsi des formes mouvantes et fugaces, comme des fantômes. Certes, Cardan reconnaît le pouvoir symbolique attaché quasi universellement à la brume, qui institue une frontière entre le sacré et le profane et fait entrer dans un monde invisible³⁹. Néanmoins, il ne peut s'empêcher de faire des Islandais des champions en crédulité:

«De même en Islande, île située au-delà des Britanniques et près de la Norvège [...], les gens pensent qu'ils voient et embrassent leurs parents défunts et affirment que ceux-ci disparaissent au moment où ils les embrassent. Cette île tout entière regorge de bitume et les hommes ne vivent encore maintenant que de pommes, de racines, de farine de poisson et d'eau, car, du fait de sa position dans la mer de glace, à cause du froid intense, il ne s'y pratique aucune moisson et on peut encore moins produire du vin. C'est pourquoi les esprits deviennent très épais à cause de la nourriture, de l'air répandu sur le sol et du froid. à cause de la densité de l'air et des vapeurs condensées par le froid, des formes errent devant eux, semblables à celles que dessinent les nuages et conçues par l'erreur, la crainte et la pensée; celles-ci sont enregistrées par un esprit épais et grossier jusqu'au moment où elles sont écartées par l'instrument des sens. C'est ainsi que ces gens se persuadent qu'ils les voient et qu'elles leur parlent. S'ils s'imaginent voir des gens connus et morts, c'est parce qu'ils savent que les vivants ne sont pas là et parce qu'ils disparaissent lorsqu'ils les embrassent. Car personne n'a projeté dans les nuages une forme analogue à celle d'une Chimère ou d'un Hippocentaure. Tout transfert est rapporté en fait à des choses connues. Mais pourquoi les spectres répondent-ils qu'ils se rendent au mont Hekla? C'est qu'il existe une montagne Hekla dans cette île, qui brûle à des moments déterminés, à la manière de l'Etna en Sicile. C'est pourquoi, face à cette conviction

(38) Hippocrate, *Des airs, des eaux et des lieux*, xvII,2-xxIII, 2.

(39) Cf. A. Corbin, *L'homme dans le paysage*, Paris, 2001, pp. 139-144.

forgée de longue date, selon laquelle les âmes y sont châtiées, d'autres, pour ne pas paraître sans poids, imaginent des sottises qui soient conformes à la fable. Ces choses qui se produisent là, ne se produisent pas seulement en Islande, mais partout, quoique rarement»⁴⁰.

Face aux nuances introduites par Cardan, l'attitude de Blefken apparaît inébranlablement monolithique. Le pasteur-voyageur voit le Diable à l'œuvre partout en Islande, expliquant la croyance aux revenants comme une maladie de l'esprit provoquée par Satan:

«Un jour, des hommes audacieux et faisant peu de cas de leur vie lancèrent des pierres dans les cavernes. En effet, entre-temps, la tranquillité sur cette montagne est étonnante, surtout lorsque souffle le Zéphyr. Avec un fracas et un bruit effrayants, la montagne cracha aussitôt les pierres lancées; le peuple croit que les âmes des damnés y sont torturées. Il apparaît que des spectres variés et horribles sont repérés sur cette montagne et aux alentours. En effet, si un combat est engagé quelque part, les Islandais, surtout ceux qui naviguent ou pêchent dans la mer proche de l'Hekla, connaissent le jour de l'engagement du combat, même s'ils ignorent l'endroit où celui-ci se déroule. Car ils voient (à ce qu'ils disent) des méchants Démons allant et revenant et conduisant des ombres. On rapporte en Islande l'anecdote que voici. Un pêcheur, naviguant près de l'Hekla rencontra un autre navire, chacun se servant d'un vent favorable. L'un des deux, selon l'habitude des marins, demanda à l'autre qui il était et d'où il venait; celui-ci répondit qu'il avait à bord l'évêque de Brême, qu'il voulait déposer près de l'Hekla. Or on découvrit que l'évêque était mort précisément ce jour-là, fait que je ne voudrais pas tenir pour vrai. Si d'aucuns sont morts noyés ou de quelque autre façon, ils apparaissent parfois tout tristes à leurs amis et connaissances et lorsqu'on leur demande où ils vont et d'où ils viennent, ils répondent qu'ils sont conduits à l'Hekla par un guide démoniaque et inclément, puis disparaissent. C'est ainsi que ceux-ci sont trompés par Satan au point de croire que ce sont les âmes des défunts. En fait, aucun homme sain d'esprit ne pourrait croire aisément que l'Enfer se trouve sur cette montagne, mais il pourrait cependant se demander d'où la montagne tient cette matière qui lui permet de produire pendant tant d'années tant de cendres et une si grande abondance de pierres ponce»⁴¹.

C'est toutefois le cosmographe-voyageur André Thevet qui, parmi

(40) Cardan (1e éd.1550; 1554), p. 525.

(41) Blefken (1607), pp. 42-43.

tous les auteurs de mon corpus, donne l'avis le plus lourd de conséquence. D'une part, il associe explicitement l'action exercée par le Diable à travers les pratiques des sorcières et des magiciens au caractère reculé, peu accessible aux voyageurs, de certaines contrées du monde, situation qui est celle de l'Islande et des Islandais:

«Ce qu'aucuns ont trouvé d'admirable en elle, c'est que en d'aucuns endroits ils voyent des esprits aussi visiblement, qu'on voit un homme, avec lequel on fréquente ordinairement, mais ce sont illusions diaboliques. Et avec ce, c'est chose assez familière, que les esprits malins font plus d'illusions es païs esgarez, sauvages, maritimes, montaigneux, boscageux et solitaires, que en ceux où les hommes fréquentent fort ordinairement. Qu'il en soit ainsi, d'où est venue l'opinion des Sorcieres entre nous, sinon de cette lie de la populace trompée par les illusions du diable, et ravie en extase par la force des charmes, que font les Magiciens sur l'oignement nommé des Lamies»⁴².

D'autre part, il lie l'incapacité des Islandais à interpréter correctement un phénomène naturel à leur esprit peu évolué et peu éduqué; ce peuple lui rappelle une expérience de voyage qu'en bon témoin oculaire, il se fait un plaisir d'évoquer: les Indiens du Brésil croient eux aussi à la présence des morts parmi eux, sous la forme d'oiseaux semblables à des pigeons ramiers et à des tourterelles. Les Islandais sont ainsi subtilement assimilés par Thevet aux Sauvages américains que l'imaginaire européen a fabriqués à la suite des Découvertes:

«Au reste, du temps que la mer y est glacée, et que quelquefois la glace se rompt, cela fait un pareil bruit, comme si c'estoit quelque voix humaine; qui est cause, que le pauvre peuple simple et grossier en ce païs là, croit et estime que ce sont les ames des trespassez, lesquelles sont là tourmentées, et y passent le temps de leur penitence, tant l'opinion du Purgatoire est engravée en l'esprit de ceste nation. Et ont mesme opinion ces pauvres Sauvages plus que barbares, qui sont entre les deux Tropiques. Ce que j'ay peu observer estant avec eux, qu'ils avoient un certain oyseau, gros comme un Pigeon ramier, se plaignant en son ramage, comme pourroit faire la Tourterelle en sa viduité. Ces Sauvages tiennent de pere en fils, oyans ce gémissement, que ce sont la les ames [...] de leurs peres, meres, freres et amis, qui sont en certaines peines à eux incongneuës, non pas qu'ils dient que Dieu pour leurs peschez leur donne telle peine, d'autant qu'ils ne sçavent que c'est que

(42) Thevet (1575), f. 674v.

Dieu ne sa puissance; seulement ils ont ceste opinion imaginative en leur pensée, que c'est un esprit malin [...] qui les tourmente»⁴³.

Conclusion

Dans l'imaginaire des érudits occidentaux du XVI^e siècle, imaginaire nourri largement par la vision géographique des Anciens, les confins du Nord de l'Europe, à l'opposé d'un centre marqué par l'humanisme, étaient habités par des gens simples, confrontés à un environnement difficile et dont le «naturel» pouvait tout aussi bien être exalté que méprisé. Les lettrés que nous avons rencontrés dans le cadre de ce travail connaissaient peu de chose à propos des Islandais en dehors des produits que ceux-ci vendaient aux marchands anglais, frisons et allemands et du cadre administratif dans lequel s'opéraient les transactions. Mais ce peu qu'ils connaissaient correspondait à leurs à priori sur la périphérie septentrionale. Le peuple islandais vivait en effet dans des conditions difficiles, sur une terre peu propice à l'agriculture et subissant les effets du refroidissement du climat; il appliquait des règles sans pitié à l'intérieur du groupe, pratiquant la communauté des biens et préférant dans la pénurie conserver ses chiens plutôt que ses enfants; il avait enfin ses légendes et ses mythes particuliers pour dire le monde et l'homme. De cette simplicité tout à la fois originelle et imposée par l'environnement, nos lettrés n'ont retenu que l'aspect négatif. Si Adam de Brême a vanté en son temps la paisible innocence d'un peuple que son Eglise venait de convertir, le commerce avec l'étranger a par la suite contaminé ce dernier et l'on peut observer, dans l'Islande de la Renaissance comme ailleurs, les méfaits de l'alcoolisme et le développement de l'esprit de lucre. Tandis que l'heureuse simplicité n'est plus qu'un lointain souvenir, mentionné comme tel, en revanche, la rudesse et l'irrationalité des Islandais de l'époque sont régulièrement mises en avant; elles sont mêmes assimilées à une «barbarie» située aux antipodes de la civilité prônée par l'élite raffinée qui tient les rênes du pouvoir dans l'Occident latin.

Un même opprobre rapproche donc les Islandais des Irlandais, avec

(43) Thevet (1575), f. 674r.

lesquels ils ont parfois été confondus, et des Russes situés, comme eux en Septentrion, mais dans le Septentrion oriental cette fois. Les trois peuples auraient pu figurer côte à côte dans ce poème de Tuberville:

*«Un peuple qui comptât autant de saints
Et qui fût pourtant aussi vil et bas;
Les sauvages Irlandais sont aussi civils
Que des Russes, entre les deux il est difficile
De dire ce qui vaut le mieux, tant ils sont
Sanglants, grossiers et aveugles.
Si tu as un peu de sagesse, et de la sagesse
Tu en as, et si tu veux m'en croire,
Reste tranquillement à la maison,
Ne te mets pas dans la tête
D'aller visiter ces côtes barbares»⁴⁴.*

Par ailleurs, la distance qui sépare les Islandais des Sauvages américains est ténue, à croire le cosmographe André Thevet. Dans la représentation du monde qui a cours parmi de nombreux lettrés occidentaux, aux savoirs livresques, Thulé-Islande se révèle dès lors à l'analyse plus proche du Nouveau Monde qui lui a ôté son statut d'île ultime que de l'ancienne œcoumène qui la revendiquait comme un avant-poste de la terre civilisée face à l'inconnu.

(44) Cité par J. Hale (1993), p. 373.

BIBLIOGRAPHIE

- A. Mercator (1558)
A. Mercator, *Thule insula* (carte), 1558.
- Blefken (1607)
D. Blefken, *Islandia siue populorum et mirabilium quae in ea insula reperiuntur accuratior descriptio*, Leyde, 1607.
- Belleforest (1^{ère} éd.1570; 1572)
F. de Belleforest, *L'histoire universelle du monde, contenant l'entiere description et situation des quatre parties de la terre*, Paris, 1572.
- Belleforest (1575)
F. de Belleforest, *La Cosmographie universelle de tout le monde*, Paris, 1575.
- Boaistuau (1^{ère} éd.1561; 1594)
P. Boaistuau, *Histoires prodigieuses extraictes de plusieurs fameux auteurs grecs et latins, sacrez et prophanes diuisées en cinq liures [...]. Nouvellement augmentées de plusieurs histoires*, Anvers, 1594.
- Boemus (1^{ère} éd.1520; 1571)
I. Boemus, *Omnium gentium mores, leges, et ritus ex multis clarissimis rerum scriptoribus [...] nuper collecti, et nouissime recogniti*, Anvers, 1571.
- Bertius (1618)
P. Bertius, *Tabularum geographicarum contractarum libri septem*, Amsterdam, 1618.
- Botero (1^{ère} éd. en 7 parties 1601; 1622)
G. Botero, *Le relationi uniuersali [...] diuise in sette parti*, Venise, 1622.
- Cardanus (1^{ère} éd.1550;1554)
H. Cardanus, *De subtilitate libri XXI. Nunc demum recogniti atque perfecti*, Bâle, 1554.
- Cuningham (1559)
W. Cuningham, *The Cosmographical Glasse, conteinyng the Pleasant*

- Principles of Cosmographie, Geographie, Hydrographie, or Navigation*, Londres, 1559.
- Davity (1621)
P. Davity, *Les Etats, empires, royaumes, seigneureries, duches, et principautez du monde*, Saint-Omer, 1621.
 - Goropius Becanus (1569)
I. Goropius Becanus, *Origines antwerpianae siue Cimmericorum Becceselana nouem libros complexa*, Anvers, 1569.
 - Jonae (Jonsson) (1593),
A. Jonae, *Breuissimus commentarius de Islandia: quo scriptorum de hac insula errores deteguntur*, Copenhague, 1593.
 - Jonae (Jonsson) (1613)
Jonae, *Anatome Blefkeniana*, Hambourg, 1613.
 - Krantzius (1546)
A. Krantzius, *Chronica regnorum aquilonarium Daniae, Suetiae, Noruagiae*, Strasbourg, 1546.
 - Lopez de Gomara (1^{ère} éd. en espagnol 1552; 1568)
[F. Lopez de Gomara], *Histoire generale des Indes occidentales et Terres neuues, qui iusques à present ont esté descouvertes. Traduite en françois par M. Fumée*, Paris, 1568.
 - Magnus (1555)
O. Magnus, *Historia de gentibus septrionalibus, [...] et rebus mirabilibus, necnon uniuersis pene animalibus in Septentrione degentibus eorumque natura*, Rome, 1555.
 - Mercator-Hondius (1606)
G. Mercator, *Atlas siue cosmographicae meditationes [...] auctus ac illustratus a Iodouico Hondio. Quibus etiam additae (praeter Mercatoris) dilucidae ac accuratae omnium tabularum descriptiones noua, studio et opera Pet. Montani*, Amsterdam, 1606.
 - Münster (1540)
S. Münster, *Geographia uniuersalis uetus et noua, complectens Claudii Ptolemaei Alexandri enarrationis libros VIII*, Bâle, 1540.

- Münster (1^{ère} éd. en allemand 1544; 1550)
S. Münster, *Cosmographiae uniuersalis lib. VI*, Bâle, 1550.
- Ortelius (1592)
Ortelius, *Theatrum orbis terrarum*, Anvers, 1592.
- Ortelius (1595)
A. Ortelius, *Theatrum orbis terrarum*, Anvers, 1595.
- Porcacchi (1572)
T. Porcacchi, *L'Isole piu famose del mondo*, Venise, 1572.
- Thevet (1575)
A. Thevet, *La Cosmographie universelle*, Paris, 1575.
- Ziegler (1532)
[I. Ziegler], *Quae intus continentur. Syria [...]. Palestina [...]. Arabia [...]. Aegyptus [...]. Schondia [...]. Holmiaie [...]*, Strasbourg, 1532.